

LA MASCARADE

4 SOUS LE No.
\$1½ PAR ANNÉE.

PUBLIÉ
UNE FOIS
PAR SEMAINE.

"COMMENT T'APPELLES-TU BEAU MASQUE."

Volume 1.

QUEBEC, 21 NOVEMBRE, 1863.

No. 2.

FEUILLETON

DE

LA MASCARADE

PAUVRE FLEUR FANÉE...!

INTRODUCTION

C'était par une magnifique soirée du mois de Juillet dernier, ainsi commença presque tous les romans, mais ceci est une véritable histoire. La chaleur qui avait été suffoquante pendant le jour, venait enfin de céder devant la brise du soir qui nous arrivait toute chargée des senteurs enbaumées du Saint-Laurent. Nous étions cinq ou six amis, flâneurs et buveurs émérites, assis sous la vérendah et respirant avec délices ces parfums d'été. Chacun riait, babillait, fumait; le plus vieux d'entre nous avait vingt-deux ans, et la vie à vingt-ans est si pleine de soleil, de fleurs et de parfums.

Ce groupe si gazonillant à travers lequel la lune nous laissait apercevoir têtes blondes et têtes noires, formait le plus ravissant croquis qu'il soit donné à un peintre d'imaginer. Il avait pour cadre ce grand ciel bleu si plein d'étoiles qui n'appartient qu'au Canada ou qu'à l'Italie; pour lointain Québec enveloppé dans sa sombre majesté militaire, et plus loin—là bas—le fleuve géant qui ce soir-là de lion s'était fait agneau, puis, pour couronner tout cela, le mugissement sourd et terrible de la cataracte du Montmorency, que par intervalle nous emportait le vent du large.

Depuis quelques minutes la conversation de gaie et bruyante qu'elle était, menaçait de devenir monotone. Les questions du jour avaient été discutées les unes après les autres avec une rapidité vertigineuse; maintenant tout faisait silence. Chacun cherchait à tuer le temps comme il le pouvait; l'un secouait flegmatiquement les cendres de son havane sur la balustrade de la vérendah; l'autre savourait paresseusement un verre de vieille bière anglaise; un troisième paraissait suivre avec un intérêt intense, la marche de la lune à travers les nuages. Evidemment on menaçait de devenir mélancolique, lorsque Raoul qui était rendu à sa cinquième rasade de xerès s'avisa de dire:

—Mais qu'est-ce donc devenu Robert de Valbart?

—C'est toute une histoire mon cher, répliqua notre hôte, et se levant aussitôt il quitta le balcon.

Ce départ subi, nous étouma tous; c'était la première excentricité que nous connaissions à Henry, et nous en étions encore réduits aux conjectures, lorsqu'il reparut tenant à la main un petit rouleau de papier tout troué et bien jauni.

—Mes amis, dit-il en le déposant sur un guéridon placé au milieu de nous, et en nous en montrant le contenu, quelques feuilles fanées qui pouvaient avoir jadis appartenu à une rose, la soirée est bien belle; si vous me le permettez je vous raconterai ici, non pas une intrigue de roman, mais une simple histoire d'amour?

—Une histoire d'amour! bravo Henry! criâmes-nous en chœur, et nous nous précipitâmes tous pour examiner de plus près le précieux paquet, qu'il nous avait indiqué du doigt.

—Halte-là, curieux! nous cria-t-il, je ne vous conterai rien!

Toutes les mains se retirèrent à cette menace, et Henry se versant un plein bol du punch monstre qui flambait sur un petit buffet de Chine, lança dans le parterre son cigarre à demi-consumé et content de l'effet qu'il avait produit sur son auditoire, il nous raconta cette histoire bien naïve peut-être, mais très certainement bien vivante.

I.

Je venais en 1858, de passer à Québec mes examens comme étudiant en droit, et tout ravi de cette liberté que bien souvent au collège j'avais si vainement appelée de tous mes vœux, je n'avais d'autres soucis pour le moment que de la respirer à plein poumon. Pour moi c'était le même plaisir ou plutôt la même volupté qu'éprouve tout petit oiseau, lorsque pour la première fois il se hasarde à voler et s'aperçoit tout-à-coup qu'il est roi des airs. Libre, jeune et riche, je fus bien vite entouré d'un cercle de joyeux lurons qui tous m'appelaient leur Providence, m'empruntaient cordialement mon argent, ne me la remettaient jamais, et, sous l'excellent prétexte de me faire passer pour bon vivant, me entraînaient d'orgie en orgie.

Cette vie me lassa bientôt: au bout de trois mois je brisais avec elle, et me faisais admettre

membre d'un club, où se rencontraient tous les soirs les officiers de la garnison et quelques fils de riches familles.

Ce fut-là que je renouai connaissance avec Robert de Valbart.

Robert à cette époque était bien changé: ce n'était plus ce lion élégant et parfumé qui, en mettant le pied dans un salon faisait battre secrètement le cœur de plus d'une jolie miss. Son noble visage paraissait veilli, ses grands yeux noirs étaient devenus caves et bistrés, et sa main fine et aristocratique n'était plus qu'osseuse et décharnée.

La prostration physique avait aussi exercé son influence sur le moral; Robert avait tout perdu de ce qu'il avait de gai et de joyeux, il n'en avait conservé qu'une apathie morose et sombre.

En le voyant, on se disait, cet homme souffre ou a souffert.

Quelquefois il sortait de sa tristesse habituelle; alors il redevenait ce qu'il avait été autrefois—spirituel conteur, et pendant des heures en tières il nous tenait suspendus à ses lèvres, écoutant avidement une histoire ou une aventure quelconque qui, grâce à lui, prenait à nos yeux un charme tout puissant. Par malheur, ces bons moments disparaissaient aussi rapidement qu'ils étaient venus, et il retombait alors pour des semaines entières dans son éternelle mélancolie.

Tout cela m'intriguait vivement; aussi je résolus de pénétrer ce mystère, si mystère il y avait. Ma résolution fut singulièrement facilitée par Robert lui-même qui, depuis quelque temps semblait m'accorder beaucoup de sympathie. Il me faisait de temps à autre une petite confidence; so promenait presque toujours avec moi, et venait assez souvent me voir dans mes chambres.

A continuer.